

# La société française entraînée par sa constellation centrale

**Henri Mendras,**

*Directeur de recherche au CNRS, conseiller scientifique à l'OFCE*

*La vision hiérarchique et pyramidale de la société paraît aujourd'hui aussi dépassée que la vision marxiste. Une vision « cosmographique » semble mieux convenir pour rendre compte des transformations récentes de la société française. Une constellation centrale en expansion et une constellation populaire en régression sont entourées par des constellations périphériques : dirigeants, pauvres et exclus, professions indépendantes. Au sein de la galaxie des constellations dynamiques lancent les modes, diffusent des innovations. Ainsi le pouvoir social et culturel se dissocie du pouvoir politique et du pouvoir économique.*

Nous avons tendance à voir notre société comme une pyramide : le petit nombre qui est au sommet bénéficie des richesses du pouvoir et du prestige. Il commande, il dirige, de lui partent toutes les innovations, les impulsions, les modes. La grande masse, qui sert de base, est amorphe et peut simplement s'adapter à ce qui lui vient d'en haut, à la rigueur le rejeter, mais jamais rien entreprendre d'elle-même, sauf une émeute ou une rébellion qui ne deviendra une révolution que si des élites en prennent la tête. Entre le sommet et la base les couches intermédiaires, qui transmettent et diffusent les impulsions, cherchent à affirmer un prestige, un genre de vie et un pouvoir qui les rapprochent de l'élite, tout en marquant leurs distances avec le peuple.

Entre riches et pauvres la simple logique suppose une catégorie moyenne. Trois échelons ne suffisant évidemment jamais à ranger la diversité sociale, il faut donc les redoubler, ce qu'ont fait les sociologues américains dans leur célèbre losange, où les trois classes, *Upper, Middle et Lower*, se subdivisent chacune en deux, *Upper et Lower*. Le losange se substitue à la pyramide puisque la double classe moyenne est la plus nombreuse ; ce que voyant un épigone propose de la diviser à son tour en trois et de créer la *Middle-middle*, qu'un esprit subtil sera tenté de subdiviser à nouveau, jusqu'à ce que les échelons deviennent si nombreux que la société perde toute structure de classe pour se réduire à une poussière innombrable d'individus, rangés arbitrairement dans des catégories statistiques diverses et conventionnelles.

A ce danger logique Marx échappait en organisant la société autour d'un conflit. La lutte des classes définissait deux camps, la bourgeoisie

et le prolétariat, camps dont le noyau dur s'observait aisément dans les sociétés en voie d'industrialisation qu'il avait sous les yeux au milieu du siècle dernier. Dans le reste de la population, c'est-à-dire la majorité, chacun devait lors du combat final choisir son camp. Parmi les paysans, les gros, les *koulaks*, étaient les alliés prédestinés des bourgeois, tandis que les manouvriers sans terre étaient de véritables prolétaires ; quant aux paysans moyens, il fallait les conquérir pour qu'ils rejoignent le camp du prolétariat. Aujourd'hui encore les marxistes orthodoxes font des efforts d'imagination méritoires, mais peu convaincants, pour intégrer dans le schéma marxiste le développement des nouvelles couches moyennes salariées. Si en outre les « instances » et les « médiations » sont trop nombreuses, elles oblitèrent le schéma et lui font perdre sa vertu explicative et prédictive.

### **Une triade de classes se mue en constellations**

Pervertissant complètement le schéma marxiste, Simmel [1], au tournant du siècle, affirmait que la classe moyenne était en passe de devenir une « véritable » classe, avec son originalité et sa logique propre. Ni une collection de « couches moyennes », intermédiaires entre les riches dominateurs et les pauvres dominés, ni une petite bourgeoisie aliénée à la haute bourgeoisie par une fausse conscience de sa position dans la société. Une véritable classe, c'est-à-dire un macro-groupe dont les membres partagent une conscience commune, des valeurs et des objectifs, des mœurs et des modes d'action. Alors la société devient une triade : classe dirigeante, classe moyenne et classe populaire. Or dans toute triade [2], le dernier venu, le *tertius gaudens*, s'amuse du conflit qui oppose les deux autres, l'entretient et le manipule pour se renforcer, en s'alliant tantôt avec l'un et tantôt avec l'autre, parfois arbitre, parfois médiateur, le plus souvent témoin ironique. Toute bataille se joue toujours entre deux armées, et deux seulement. Si la classe moyenne existe par elle-même, la lutte des classes ne montera jamais aux extrêmes, elle demeurera une rivalité ou même simplement un jeu équilibré de tensions. Un conflit qui a un arbitre ne peut être une lutte à mort, mais un duel réglé par une coutume.

Placée au centre de la société, la classe moyenne entretient des relations avec chacune des deux autres. Les frontières sont donc floues ; ce sont des marges ou des lisières que l'observateur a du mal à identifier. La diversité interne de professions, de modes de vie, de revenus, de formations scolaires suppose une mobilité forte, mobilité qui devient le modèle de la société tout entière, qui se voit et se veut mobile. Cette classe s'est rapidement développée dans les années cinquante et soixante. Aujourd'hui qu'elle a atteint son plein développement, peut-on encore parler de classe moyenne ? La classe moyenne n'est-elle pas en train de se détruire elle-même en tant que classe ? Et voici que d'un même mouvement la transformation de toute la structure sociale enlève à la classe ouvrière et à la classe dirigeante leur caractère de classe au sens fort, marxiste du terme. S'il n'y a plus lutte entre elles, comment se définiraient-elles l'une par l'autre ?

Si l'on renonce à la vision marxiste et la vision pyramidale, on peut se représenter la société comme un champ sur lequel la population se distribue autour de plusieurs noyaux. La triade de Simmel est une première approche pertinente : la classe dirigeante, la classe moyenne et la classe populaire forment les trois noyaux, les pauvres et les exclus demeurant en marge. De ces trois noyaux le premier détenant l'essentiel du pouvoir économique et politique est forcément, de par sa position, conservateur. Le deuxième, qui a connu un développement rapide et récent, est nécessairement innovateur et entreprenant, tout au moins certains groupes en son sein le sont. Le troisième, en diminution numérique et ayant perdu son originalité culturelle, voit son identité mise en question. Car d'après les sondages les ouvriers, qui autrefois partageaient une forte conscience de classe, ne se sentent plus aujourd'hui faire partie d'une classe ; tandis que les cadres sont de plus en plus nombreux à déclarer qu'ils en constituent une [3]. Ainsi la notion même de classe devient inadéquate. La logique de cette évolution conduit à une vision « cosmographique ». Regardons notre société comme un ciel où les étoiles d'une galaxie s'organisent en constellations diverses, plus ou moins amples, plus ou moins cristallisées.

Un tel schéma se prête malheureusement mal dans l'état des statistiques à des vérifications quantifiées ; les analyses de stratification étant fondées sur deux échelles essentielles, le revenu et le niveau scolaire. La nomenclature des catégories socio-professionnelles de l'INSEE est fondée sur l'idée qu'elles varient parallèlement. Or de nombreuses études ont souligné l'importance des groupes et des individus qui, en fait, ne se situent pas à un niveau équivalent sur chacune de ces deux échelles : riches commerçants sans diplôme, universitaires ou professeurs d'université ayant un salaire moyen par exemple. De tels groupes et individus se singularisent par des comportements atypiques de conformisme ou d'anti-conformisme qui peuvent les conduire à des positions politiques extrêmes. Il faut donc dissocier ces deux échelles et les utiliser comme des axes orthogonaux qui délimitent un champ où les diverses catégories sociales, se situent, selon leurs attirances conflictuelles, comme la grenaille de fer en un champ de forces magnétiques. Les différentes catégories d'employés et d'ouvriers, de cadres moyens et supérieurs s'ordonnent en une échelle, parce que salaire et niveau de diplôme coïncident, sinon pour chaque individu, du moins pour chaque groupe. Par contre les industriels, les commerçants et artisans d'un côté, les professeurs et instituteurs d'un autre en sont éloignés. Les professions libérales (haut revenu et haut diplôme) et les industriels et gros commerçants (haut revenu et parfois diplôme médiocre) sont très isolés, distants de la moyenne. Force est donc de se contenter d'approximations ; on peut néanmoins apercevoir deux constellations et trois groupes périphériques.

Les ouvriers et employés sont proches les uns des autres. Les employés du commerce ont un revenu supérieur à celui des employés de bureau, bien que leurs diplômes soient légèrement inférieurs. Toutes ces catégories peuvent être regroupées en un ensemble qu'on appellera *constellation populaire*. Les cadres, les ingénieurs et les enseignants sont plus dispersés sur l'échelle des revenus que les groupes populaires, mais assez proches les uns des autres quant au diplôme ; ils

forment une *constellation centrale*. Si l'on prend comme indicateur du dynamisme comparé des différentes catégories sociales leur taux de croissance [4], on voit de forts contrastes. Les indépendants, après une régression, sont stables et en passe de se multiplier à nouveau. Les ouvriers et employés stagnent ou régressent, à l'exception des employés de bureau, dont le nombre augmente comme celui des techniciens. Tandis que la prolifération des cadres moyens se ralentit, les enseignants, les professions médicales et surtout paramédicales et sociales sont en progression nette.

L'homogamie, autrement dit la tendance à se marier avec une personne qui appartient au même groupe social, révèle une polarisation très marquée entre deux noyaux. D'une part ouvriers et employés ont une forte propension à l'homogamie ; proches par leur situations financière et culturelle, ils se marient entre eux ; il est rare que des ouvriers ou des employés trouvent leur conjoint dans la constellation centrale. D'autre part les cadres supérieurs, ingénieurs, professeurs, professions libérales se marient entre eux. Du fait de l'allongement des études on voit même apparaître des isolats professionnels : couples d'ingénieurs, d'agrégés ou de médecins par exemple. Entre ces deux constellations les techniciens forment un groupe intermédiaire, plus proche des employés de bureau par leurs revenus et plus proches des cadres moyens par leurs diplômes.

### **A la périphérie les dirigeants, les indépendants et les pauvres**

Les groupes dirigeants sont à la fois trop réduits en nombre et trop répartis dans les différentes catégories professionnelles supérieures pour qu'ils puissent apparaître dans les statistiques. Dans chaque profession libérale par exemple, certains se distinguent de la moyenne, font partie de la classe dirigeante : grands notaires, grands avocats, grands médecins parisiens se distinguent de la masse de leurs confrères. De même dans la classe politique les ministrables se différencient nettement de l'ensemble des parlementaires. Cette élite du pouvoir se caractérise par la possession d'un patrimoine et de diplômes universitaires très élevés, surtout de grandes écoles. Après une période d'ouverture, il semble que l'on assiste à une refermeture de cette classe dirigeante sur elle-même, sans doute parce qu'elle cesse de croître après avoir probablement doublé de volume depuis la guerre. Les grandes écoles ont augmenté le nombre de leurs élèves, mais n'en sont pas moins élitistes dans leur recrutement qu'au cours des décennies précédentes. Les universités, notamment les facultés de droit et d'économie, ne sont plus pour les enfants des catégories moyennes des voies de mobilité vers la classe dirigeante. L'ENA devient le point de passage ultime qui consacre la réussite scolaire suprême : polytechniciens, HEC et normaliens y viennent de plus en plus nombreux.

Les indépendants — commerçants [5], artisans et agriculteurs — forment un groupe isolé, où les revenus sont supérieurs à ceux des ouvriers, alors que leurs diplômes sont à peine meilleurs.

Les études sur le quart-monde avaient montré qu'il constituait une catégorie relativement stable et urbaine. Les habitants des taudis et des cités de relogement ou de transit n'étaient pas des gens rejetés hors du système social, ils étaient des descendants de personnes qui n'avaient jamais accédé et qui vivaient en marge, administrés par différents services sociaux. Leurs enfants n'avaient guère de chance de s'intégrer dans la société, puisqu'ils n'en avaient appris ni les mœurs, ni les arcanes et qu'ils en avaient une image vague et faussée. Ils étaient convaincus qu'ils ne parviendraient à trouver un emploi que par une chance étonnante ou si un bienfaiteur leur en donnait un. Ils étaient enfermés dans un ghetto qui était à la fois leur condition objective et l'idée qu'ils se faisaient d'eux-mêmes et de la société [6]. A cette pauvreté stable, toujours actuelle, mais sans doute en régression, s'est ajoutée depuis une quinzaine d'années une frange de gens tombés dans la misère à la suite d'un « accident », maladie, chômage, divorce, etc., et qui en sortent après un certain temps, avec le risque d'y retomber. Nous ne disposons pas d'enquête quantitative assez fiable, mais des études locales montrent que le même phénomène s'est développé dans les régions industrielles où le chômage est important et stable, comme le Nord et la Lorraine.

Les gens âgés [7] constituent encore un contingent important de pauvres, qui devrait disparaître quand tout le troisième âge bénéficiera d'une retraite. Cette pauvreté est un phénomène essentiellement urbain. Elle est rare dans les petites villes et dans les régions rurales.

Les immigrés qui sont restés marginaux, dans des situations professionnelles et familiales instables, forment une autre catégorie, dont les problèmes sont différents. Les handicapés physiques et mentaux, qui ont augmenté en nombre, ont été pris en charge de façon plus efficace par les services spécialisés, ce qui a contribué à leur donner une plus grande visibilité sociale et donc une existence collective.

### **Aux côtés d'une constellation populaire dont les éléments sont relativement stables, une constellation centrale en expansion**

La mobilité sociale est au sein de la constellation centrale intense et très différente de ce qu'elle était autrefois entre les classes [8]. Les individus en mobilité sont beaucoup plus nombreux ; ils ne sont plus des exceptions, mais au contraire apparaissent comme « normaux ». La carrière est devenue une caractéristique essentielle des professions moyennes, dans lesquelles normalement on monte en grade, en dignité et en revenu à mesure que l'on avance en âge. La stabilité est devenue anormale, au point de comporter une connotation péjorative, voisine de stagnation.

Par ailleurs, quand les clivages sociaux étaient francs, l'individu qui montait et descendait dans l'échelle sociale devait se faire accepter comme un nouveau venu dans le groupe où il pénétrait et adopter les comportements et les valeurs de ce groupe, qui étaient nettement différents de ceux du groupe qu'il quittait. En revanche plus les groupes

et échelons sont nombreux, plus les différences s'estompent naturellement. L'individu en mobilité peut conserver ses normes et ses valeurs, sa façon d'être, son genre de vie, sans que ses nouveaux collègues et ses nouvelles fréquentations lui fassent sentir ses différences et lui « rendent la vie impossible ». Pour reprendre les mots de Goblot, lorsque les « niveaux » se multiplient, les « barrières » s'écroulent [9].

### **Une érosion des différences**

L'échelle des revenus n'est plus aussi contraignante quand l'enrichissement général ouvre de nouvelles possibilités à chacun et quand les distances entre les échelons se rapprochent. Selon les études de l'INSEE [10], l'enrichissement moyen des Français a entraîné une élévation du niveau de vie de toutes les catégories sociales sans modifier leur ordre dans l'échelle.

La répartition des dépenses est directement dépendante du revenu des ménages et ne varie guère en fonction des catégories sociales, si bien que l'on ne peut plus opposer mode de vie ouvrier, mode de vie employé et mode de vie bourgeois. Les différences sont des différences d'ampleur des dépenses, mais non d'agencement du mode de vie. Ouvriers et cadres consacrent à peu près la même part de leur budget à la culture, aux loisirs ou à l'habillement. Seule la part budgétaire accordée aux vacances varie encore sensiblement d'un groupe à l'autre. Mais pour tout le reste le rapprochement des modes de vie est fort.

Que reste-t-il donc du mode de vie populaire ? Quelques traits différencient toujours les ouvriers du reste de la population [11]. Dans la vie domestique les ménages ouvriers consacrent plus de temps aux tâches ménagères, sans doute parce que les femmes d'ouvriers ont moins souvent un emploi. Dans une famille avec enfants près d'une femme d'ouvrier sur deux n'a pas d'emploi, au lieu d'une sur trois chez les autres salariés. Les ouvriers participent moins aux tâches ménagères et bricolent moins. Ils ont une façon d'occuper leurs loisirs qui les distingue du reste de la population. Le loisir pour eux veut dire repos et non activité tandis que les autres font du sport et bricolent. Ils sont plus nombreux à jouer au Loto et au Tiercé, à aller à la pêche, à assister à des spectacles sportifs et passent plus de temps au café. Leur sociabilité est plus informelle et la commensalité moins fréquente ; ils invitent moins des amis à partager un repas et participent peu aux associations et aux actions collectives. Il en résulte une plus forte séparation entre les sexes dans la vie sociale et les loisirs, les femmes fréquentant peu le café et le stade. Par contre les vacances sont prises en famille, uniquement l'été et le plus souvent en camping. Les ouvriers sont les plus nombreux à posséder une caravane, seul bien cher qui soit plus répandu dans le bas de l'échelle des revenus que dans le haut. Cependant parmi les ouvriers les différences sont fortes entre ouvriers qualifiés et professionnels et ouvriers spécialisés et manœuvres. Les contremaîtres se singularisent très particulièrement. Ils sont plus souvent propriétaires de leur logement, sont deux fois plus nombreux à posséder un lave-vaisselle et participent davantage aux tâches

ménagères. Ils ont un plus grand nombre de disques et de cassettes, même davantage que les industriels, gros commerçants et professions libérales.

### **Des diversités nouvelles**

Les frontières entre catégories sociales sont de plus en plus difficiles à repérer parce que des différences nouvelles s'affirment qui recoupent toute la hiérarchie du haut en bas de la société.

La distinction, de plus en plus affirmée, entre catégories d'âge concerne toutes les catégories sociales. Tous les jeunes [12] vivent pendant dix ans une période d'instabilité professionnelle et matrimoniale ; mais entre les agréments de la vie d'étudiant prolongé et la galère des jeunes chômeurs de banlieues le contraste est total. Le troisième âge [13] est de plus en plus une période de loisirs pour tous. Certains vivent dans un voisinage où la sociabilité est active, sont membres d'une parentèle nombreuse et chaleureuse, disposent de moyens financiers et ont des intérêts culturels qui leur permettent de meubler agréablement ces loisirs ; tandis que d'autres sont heureux de jouir calmement d'un repos bien gagné, dans une maison confortable, en cultivant leur jardin et en recevant la visite de leurs voisins et de leurs enfants. Mais il en est aussi qui sont isolés et manquent de ressources pour répondre à leurs besoins élémentaires.

La forte progression de l'emploi féminin [14] a eu pour effet de brouiller les frontières. Malgré la tendance à l'homogamie, les conjoints n'appartiennent pas toujours à la même catégorie. C'est généralement le conjoint du niveau le plus élevé qui détermine la position sociale de la famille [15]. Ainsi l'expansion de la constellation centrale est en partie le produit direct de l'arrivée des femmes sur le marché du travail.

Les Français se partagent entre ceux qui ont un patrimoine et ceux qui n'en ont pas [16]. Ce clivage traverse toutes les catégories sociales et modifie profondément les attitudes politiques, ceux qui ont un patrimoine votant plus à droite. Le patrimoine détourne les ouvriers de voter à gauche, inversement les cadres supérieurs qui n'en ont pas votent à gauche, souvent socialiste, contrairement à l'orientation majoritaire dans leur catégorie sociale. Le choix entre la location et l'accession à la propriété du logement, qui s'offre aujourd'hui pratiquement à tous les Français, constitue le premier pas sur deux routes, deux types différents de gestion du mode de vie, qui traduisent deux attitudes fondamentales à l'égard de soi et de la société.

Il résulte de toutes ces diversités nouvelles que la position professionnelle est de moins en moins prédictive du mode de vie. Au début du siècle celui des bourgeois était radicalement différent de celui des petits bourgeois, des ouvriers et des paysans. Dans les années cinquante et soixante le revenu et le niveau scolaire déterminaient encore de manière assez contraignante le mode de vie d'un ménage. Aussi les consommations et les pratiques culturelles étaient-elles relativement

homogènes dans une même catégorie professionnelle, d'autant plus que l'hérédité sociale étant forte, le système de valeurs et les façons de vivre se transmettaient d'une génération à l'autre. Depuis quinze ans la transformation rapide des métiers et des professions et la forte mobilité sociale qui s'en est suivie, la révolution morale et culturelle ainsi que l'influence de la télévision comme diffuseur de modèles variés ont entraîné une diversification rapide et inattendue des modes de vie.

Lorsque, par exemple, un enquêteur pénètre dans le logement d'un ménage dont le chef est informaticien, profession nouvelle, il ne peut savoir s'il va trouver un intérieur « bourgeois », l'homme étant en descente sociale, ou un intérieur « ouvrier », le technicien, fils d'ouvrier, ayant épousé une ouvrière, ou un décor caractéristique des cadres bien rémunérés, lecteur de *L'Express*, ou encore un univers d'intellectuel post soixante-huitard, etc. Les systèmes de valeurs et les modes de vie se sont diversifiés de telle sorte qu'un ménage, compte tenu de ses ressources, a le choix entre plusieurs modèles. Les ressources elles-mêmes ne sont plus déterminées par la profession du mari puisque la femme peut avoir un emploi et que le patrimoine, même faible, reçu de ses parents introduit une différence. Les ressources non monétaires du bricolage, du jardinage ou du travail noir peuvent remplacer ou libérer des ressources monétaires supplémentaires [17]. Savoir bien gérer un réseau de parenté, d'amis ou de voisins permet beaucoup d'économies et donc d'améliorer le niveau de vie.

### **Des modes de vie objets de stratégies individuelles**

La diversification des consommations et des modes de vie est très difficile à analyser parce que les statistiques nationales font disparaître dans des moyennes les différences significatives. Avec la même somme on peut avoir des chaussures de ville ou des bottes de chasse, entretenir une résidence secondaire ou s'offrir un voyage aux Caraïbes, faire le tour de France en bicyclette ou s'installer dans un camping. Tout le monde aujourd'hui peut prendre ses vacances sur la Côte d'Azur, mais la différence est énorme entre la villa de luxe avec jardin allant jusqu'à la plage et le camping voisin. Les innombrables arbitrages de chacun entre les dépenses et les activités possibles organisent un mode de vie cohérent qui obéit à un système de valeurs, à une image de soi et à des ambitions pour ses enfants. C'est ce mode de vie, sa structure, sa logique sous-jacente, son degré de cohérence qui sont significatifs pour le sociologue [18] ; mais il ne pourrait les analyser qu'au moyen d'enquêtes très lourdes sur l'emploi du temps, de relevés méticuleux de garde-robes ou d'activités culinaires dans chaque ménage.

En pratique la conduite de la vie familiale devient pour chacun un objet de stratégie, comme la carrière d'un cadre. L'âge du mariage, le choix du conjoint, la décision pour la femme d'avoir ou non un emploi, puis d'investir plus ou moins dans sa carrière professionnelle, l'espace-ment des naissances, le choix du lieu de résidence, les études des enfants, avoir ou non une résidence secondaire pour les vacances, sont

autant de choix majeurs, dépendants les uns des autres et qui commandent une multitude d'autres choix mineurs, devant toujours tenir compte des objectifs à long et court terme, des ressources et contraintes. La proximité des parents entraîne des obligations, mais devient une ressource si la grand-mère peut s'occuper des enfants et si le grand-père peut cultiver le potager qui fournit les légumes de la famille. Ainsi peut-on dire que chaque ménage invente son genre de vie au lieu de se conformer, comme autrefois, à un modèle de son milieu social.

Tant que les comportements des consommateurs étaient étroitement commandés par leur revenu et par leur profession, vendeurs et publicitaires avaient la tâche relativement facile ; il leur suffisait de bien connaître, grâce aux statistiques et aux études de motivation, les différents « segments » de leur clientèle, pour adapter leurs produits et leur publicité. Mais dès lors que ces comportements acquièrent un degré de liberté à l'égard de la position sociale et que les ménages « inventent » leur façon de vivre, statistiques et études de motivation sont de piètres guides. Il faut être à l'affût des comportements nouveaux, des façons de sentir qui se modifient, des ambitions qui se diversifient. Quelques spécialistes d'études de marché ont inventé de nouvelles techniques d'enquêtes qui identifient les styles de vie [19] (CCA) ou suivent des courants socio-culturels [20] (COFREMCA). Ils les repèrent à partir des comportements et les relient à des syndrômes culturels auxquels on donne des noms évocateurs : les recentrés, les renards, etc. Ceux-ci n'identifient pas des groupes sociaux réels et ne coïncident pas avec des indicateurs statistiques objectifs. Ils relèvent de l'idéologie, du discours de la société sur elle-même et ils peuvent par conséquent aider à diversifier et à renouveler les produits et les arguments, à suivre et même à anticiper les mouvements d'humeur, des sentiments, mais non à décrire et à expliquer le fonctionnement de la société.

### **Un noyau original et dynamique au sein de la constellation centrale**

Aux élections législatives de mars 1978 instituteurs et professeurs, personnels de services médico-sociaux et culturels, techniciens, cadres administratifs ou moyens et employés de bureau ont voté massivement à gauche, ce qui les distingue nettement des cadres supérieurs, employés de commerce et non-salariés qui ont voté à droite [21]. Les premiers ont voté pour le Parti socialiste et peu pour le Parti communiste. Sauf par leur revenu, qui est supérieur, les professeurs incarnent toutes les caractéristiques typiques de ce groupe, dont ils sont la frange supérieure.

Cette population des salariés moyens orientés à gauche a presque doublé en nombre, passant de 3,5 millions en 1962 à 6 millions en 1975, soit 18 % de l'électorat. En majorité jeunes ils mettent en œuvre une compétence reconnue et valorisée. Occupant des positions intermédiaires dans la hiérarchie professionnelle, ils subissent l'autorité plus qu'ils ne l'exercent. La plupart appartiennent à de grandes entreprises

et administrations de service. Qu'elles soient publiques ou privées n'entraîne pas de différences notables d'opinion ou de comportements parmi eux, contrairement à ce que l'on constate pour d'autres catégories, bien que dans les entreprises privées, étant motivés par des préoccupations de carrière personnelle, ils soient réfractaires à se faire représenter par des syndicats [22]. Ils ne constituent ni un agglomérat amorphe de « fractions de classes », ni une petite bourgeoisie soumise à l'hégémonie de la haute bourgeoisie [23]. Au sein de cet ensemble les enseignants, les animateurs sociaux et culturels et les personnels de services médico-sociaux (infirmières, kinésithérapeutes, assistantes sociales, [24] ...) forment un noyau qui a triplé entre 1962 et 1975 s'élevant de 110 000 à 350 000. Ces personnels sont jeunes, parce que de recrutement récent et à majorité féminine dans l'enseignement. Ce groupe possède une identité forte, il partage des attitudes communes et joue un rôle original au sein de la constellation centrale et, par là, sur l'ensemble de la société française. Après avoir « fait soixante-huit », ils ne pouvaient accepter de se réinsérer à la place qu'ils avaient dans la société. Se voulant « pédagogues » pour aider les autres, ils ont eu le sentiment que la société détournait leur vocation pour leur faire « encadrer » les marginaux. L'éducateur de rue, qui pensait sauver les gosses, s'est perçu tout à coup comme un « pion » chargé de surveiller les jeunes pré-délinquants. Plutôt fuir au fond de la forêt [25] que de se transformer en flic ! Occupant des positions professionnelles nouvelles, ils se sont nécessairement recrutés par mobilité sociale. Soit par ascension, enfants d'employés ou de cadres subalternes, qui ont réussi dans leurs études universitaires sans pour autant obtenir un diplôme suffisant pour faire une carrière de cadre. Soit par descente, enfants de bourgeois devenus enseignants ou personnels de services médicaux, sociaux et culturels, faute d'avoir réussi dans leurs études.

Venus d'origines sociales diverses ces gens sont devenus « moyens » en tout : niveau scolaire et qualification, revenus et patrimoine... Ils se sont reconnus dans l'idéologie de gauche, voire gauchiste des partis d'extrême gauche et surtout dans l'écologisme. Ils ont développé un univers idéologique original, qu'on peut qualifier de « libéralisme culturel », qui a fortement contribué à donner sa coloration au Parti socialiste rénové par François Mitterrand et s'est rapidement répandu dans toutes les catégories sociales. Ce libéralisme culturel est en meilleure consonnance avec la gauche traditionnelle qu'avec la droite, mais il ne se confond pas avec l'idéologie de la gauche classique. C'est une éthique neuve, liée à une cosmogonie sociale nouvelle, qui contredit et contamine l'idéologie bourgeoise sans être pour autant le moins du monde subversive.

Comme les bourgeois d'autrefois ce groupe possède un savoir et une culture. Mais cette culture n'est pas réservée à eux seuls ; elle est diffusée à l'ensemble de la société et, par là, elle est un instrument de communication universelle. Car ils en partagent la clé, le maniement et l'invention avec le petit groupe de manipulateurs de symboles qui contrôlent les mass-medias, mais qui ne feraient rien sans eux, dont ils sont l'audience privilégiée. Ils ont été l'inventeur et le diffuseur du style de vie post-soixante-huitard, dont le concubinage pré-marital [26] a été

l'innovation la plus spectaculaire. Jamais auparavant un tel renversement des valeurs et des comportements essentiels n'avait été aussi complet et ne s'était diffusé aussi rapidement à partir d'un groupe situé au centre de l'échelle sociale. Ils ont fait preuve d'une conscience de génération qui ressemblait à une conscience de classe et qui a contribué, par contraste, à renforcer l'affadissement des consciences de classes prolétarienne et bourgeoise. A la différence d'une classe « moyenne » ils ne sont pas des intermédiaires entre une classe supérieure, dont ils partageraient les modèles sans en avoir les moyens, et une classe populaire, dont ils chercheraient à se différencier comme les petits bourgeois du siècle dernier. Au contraire ils se veulent « populaires » dans leur idéologie et leurs apparences, notamment vestimentaires.

### **Echec politique, mais conquête culturelle**

A la fin des années soixante-dix l'arrivée de nombreux militants socialistes dans les municipalités, puis au Parlement donnait à croire qu'après avoir pris un *leadership* social et culturel, ils conquerraient le pouvoir politique, et qu'on allait assister au remplacement d'une classe dirigeante par une autre, dernier acte de l'effacement de la bourgeoisie [27]. L'échec de la première politique économique de François Mitterrand entraîna leur échec politique, manifesté par le remplacement symbolique de Pierre Mauroy, l'un d'entre eux, par Laurent Fabius, incarnation de la bourgeoisie parisienne et parfait produit du système scolaire et des grandes écoles. Leur incapacité à comprendre les exigences de la gestion économique de la nation et les contraintes internationales leur a interdit de conserver le pouvoir politique et de conquérir le pouvoir économique, qu'ils ont dû laisser entre les mains de la haute administration et des dirigeants des entreprises. Echec qui n'est sans doute pas réparable, car ils ont peu de chances de retrouver une occasion aussi favorable que l'alternance de 1981. Mais leur influence sociale n'a guère été entamée. La plupart se sont laissés « récupérer ». Les meilleurs, en « entrant dans le système », l'ont transformé. Le mouvement écologiste a perdu son audience nationale, mais beaucoup de ses militants sont entrés dans l'administration, ont pris des responsabilités civiques et animent des associations où ils poursuivent leurs idéaux. Triomphe et négation de leurs ambitions, un ministère a été créé pour prendre en charge ces problèmes. Aujourd'hui leur rôle dynamique paraît s'être dissout, mais en réalité il se poursuit. Dans les régions et les communes ils se trouvent à l'aise devant des problèmes et dans des institutions à leur dimension.

L'agencement des groupes sociaux propre à chaque localité [28], fait que les catégories définies à l'échelle nationale rendent mal compte des diversités locales. Les ouvriers ruraux, qui disposent d'un jardin et côtoient des agriculteurs, sont différents des ouvriers qui vivent dans une grande ville et les ouvriers qui vivent dans un quartier ouvrier sont plus ouvriers que ceux qui vivent dans un quartier bourgeois. Chaque agencement particulier donne une position hégémonique ou simplement

saillante à tel ou tel groupe, ce qui se répercute sur l'ensemble de la société locale. La moitié de la population française vit dans des agglomérations de moins de 25 000 habitants, dans un univers social où la « classe moyenne » est maintenant dominante. Dans les régions rurales, où le nombre des agriculteurs s'est trop brutalement réduit pour qu'ils conservent leur hégémonie d'autrefois, les notables et hobereaux traditionnels ont disparu laissant place aux cadres et aux commerçants. La ville petite ou moyenne est un véritable biotope pour les noyaux dynamiques de la constellation centrale qui trouvent dans les associations, les clubs, les paroisses, les sections des partis politiques, etc., des institutions à leur dimension pour exercer leurs talents de gestion ou prendre des responsabilités, tout en se livrant à des pratiques culturelles et sportives qui leur sont particulières. Tant et si bien que, même dans les banlieues ouvrières, les ouvriers qui remplissent ces fonctions adoptent des attitudes et des comportements « de classe moyenne » et masquent ainsi que la majorité de la population est ouvrière.

### **Des autonomies porteuses d'avenir**

Dans toute société les groupes en position d'équilibre instable sont toujours les initiateurs du changement social. Cette position leur donne un dynamisme d'où ils tirent force et cohérence. Le progrès agricole des années cinquante a été l'œuvre d'une génération de jeunes paysans moyens menacés de prolétarianisation, qui se savaient condamnés au progrès s'ils voulaient rester paysans. Continuer c'était disparaître. Se moderniser, s'étendre, s'organiser, était la condition de la survie et du succès. Ceux qui l'ont compris ont réussi, les autres ont quitté la terre.

Beaucoup de jeunes de la génération qui n'a pas vécu soixante-huit, n'ayant pu, à cause de la dévalorisation des diplômes, s'intégrer dans les grandes entreprises et administrations à un niveau hiérarchique correspondant à leurs ambitions, se sont placés dans des professions de services, des institutions tertiaires marginales, ou deviennent des « créateurs d'entreprises ». Dans les villes moyennes ils se retrouvent autour des chambres consulaires, dans les clubs professionnels et politiques pour y chercher une meilleure reconnaissance sociale. Ils sont en mobilité sociale ascendante ou descendante, comme avant eux l'étaient les militants moraux. Ils sont la version française des *yuppies* américains (*young urban professionals*), qui commencent à se créer un mode de vie, une façon d'être. On peut donc avancer la prédiction que voulant se faire reconnaître, ils sauront inventer des fonctions sociales, des modes de vie et des idéologies nouvelles et qu'ils joueront un rôle décisif dans la société française de demain.

Ce schéma d'une constellation centrale structurée et animée par des groupes qui successivement l'entraînent dans le changement paraît le mieux rendre compte des transformations de notre société. Le schéma pyramidal selon lequel toute innovation et donc tout changement vient du haut de la pyramide ne correspond plus à une société où les différents groupes sociaux ont acquis une certaine forme d'autonomie

et peuvent, chacun pour soi mais aussi pour les autres, prendre des initiatives, lancer des modes, introduire des changements qui ensuite se diffusent à l'ensemble du corps social. La dynamique de la société est aujourd'hui faite de ces mouvements internes. C'est pourquoi les conjectures sur l'avenir, qui ne peuvent plus s'appuyer ni sur des évolutions démographiques longues, ni sur des progrès techniques en cours, ni sur des structures sociales fermes, sont de plus en plus fragiles. Plutôt que de prolonger des tendances ou construire des scénarios, mieux vaut tenter de comprendre les mécanismes de cette dynamique, pour, tout au moins, ne pas se laisser surprendre par des développements inattendus.

## Références bibliographiques

- [1] SIMMEL G., Sociologie et épistémologie, Paris, Presses Universitaires de France, 1981.
- [2] CAPLOW T., Deux contre un : les coalitions dans les triades, Paris, Armand Colin, 1971.
- [3] SOFRES, L'état de l'opinion, clés pour 1988, Paris, Editions du Seuil, 1988.
- [4] THEVENOT L., Les catégories sociales en 1975 : l'extension du salariat, *Economie et statistique*, n° 91, juillet-août 1977.
- [5] MAYER N., La boutique contre la gauche, Paris, Presses de la FNSP, 1986.
- [6] LABBENS J., La condition sous-prolétarienne, Paris, Bureau de recherches sociales, 1965.
- [7] DIRN L., MENDRAS H., Le troisième âge animera la société française, *Observations et diagnostics économiques*, Revue de l'OFCE, n° 8, juillet 1984.
- [8] THELOT C., Tel père, tel fils ?, Paris, Dunod, 1982.
- [9] GOBLOT E., La barrière et le niveau, Paris, PUF, édition nouvelle 1967.
- [10] HERPIN N., CHOQUET O., KASPARIAN L., Les conditions de vie des ouvriers, *Les collections de l'INSEE*, série M, n° 126, décembre 1987.
- [11] VERRET M., La culture ouvrière, Saint-Sébastien, ACL Editions, 1987.
- [12] GALLAND O., Une nouvelle jeunesse ?, *Futuribles*, avril 1987 et Les jeunes, Paris, La Découverte, 1985, coll. « Repères ». Voir aussi DUBET F., La galère : jeunes en survie, Paris, Fayard, 1987.
- [13] DIRN L., MENDRAS H., ib idem.
- [14] DIRN L., STOCLET D., Travail des femmes et structures sociales, *Observations et diagnostics économiques*, Revue de l'OFCE, n° 10, janvier 1985.
- [15] SINGLY F. de, Fortune et infortune de la femme mariée, Paris, PUF, 1987.
- [16] CAPDEVIELLE J. et alii, France de gauche vote à droite, Paris, Presses de la FNSP, 1981.

- [17] STOCLET D., Les transferts entre marchand et domestique : travail des femmes, loisirs des hommes, *Observations et diagnostics économiques*, Revue de l'OFCE, n° 3, février 1983.
- [18] CURIE J., CAUSSADE G., HAJJAR V., Comment saisir le mode de vie des familles, in *L'esprit des lieux*, Paris, Editions du CNRS, 1986.
- [19] CATHELAT B., Les styles de vie des Français, Paris, Editions d'Organisation, 1985, 2 vol.
- [20] VULPIAN A., L'évolution des mentalités, conformisme et modernité, in REYNAUD J.D., GRAFMEYER Y. dirs., Français, qui êtes-vous ?, Paris, Documentation française, 1980.
- [21] SCHWEISGUTH E., Les salariés moyens sont-ils des petits bourgeois ?, *Revue française de sociologie*, octobre 1983, voir aussi CAPDEVIELLE J. et alii, ib idem.
- [22] LEGENDRE M., Les employés de bureau et la représentation, *Revue française de sciences politiques*, n° 1, février 1987.
- [23] BOURDIEU P., La distinction, Paris, Editions de Minuit, 1979 ; voir aussi BELL D., La nouvelle classe, un concept bâtard, *Revue française de sociologie*, octobre-décembre 1983.
- [24] REYNAUD E., Le militantisme moral, in MENDRAS H. dir., La sagesse et le désordre, France 1980, Paris, Gallimard, 1980.
- [25] LEGER D., HERVIEU B., Le retour à la nature : au fond de la forêt l'Etat, Paris, Editions du Seuil, 1979.
- [26] CHALVON-DEMERSAY S., Concubin, concubine, Paris, Editions du Seuil 1983.
- [27] HAMON H., ROTMAN P., Génération, tome 2 : Les années de poudre, Paris, Editions du Seuil, 1988.
- [28] VERGES P., Approche localisée des classes sociales, in *L'esprit des lieux*, Paris, Editions du CNRS, 1986.